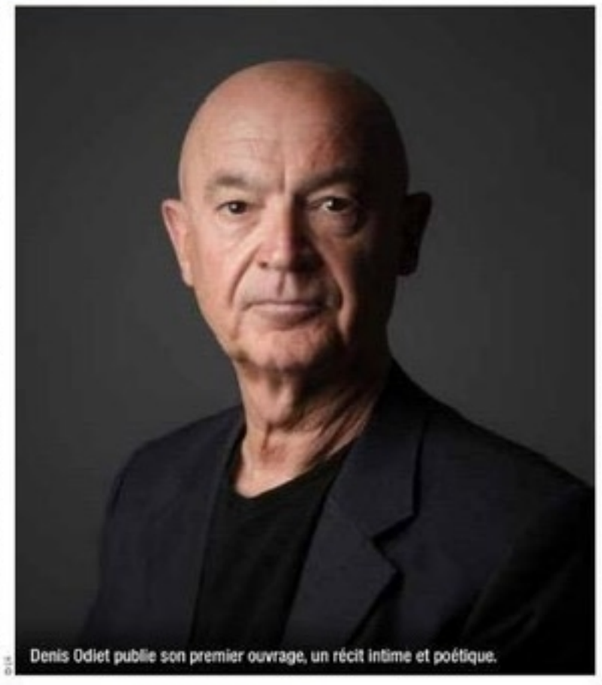
Mettre des mots sur la mort pour célébrer la vie qui continue

PORRENTRUY Professeur de mathématiques bien connu des élèves jurassiens, Denis Odiet est installé à Porrentruy depuis près de 30 ans. Jeune retraité, il publie son premier ouvrage *Les yeux de mon père*, une réflexion intime et poétique sur un drame fondateur vécu à 19 ans. Entrevue.

Quel est votre parcours?
Je suis né à Pleigne, sur le Haut-Plateau, il y a 66 ans, où j'ai commencé mon cursus scolaire. J'ai eu la chance de pouvoir faire des études, ce qui n'a pas été le cas de mes sœurs alors qu'elles auraient pu en faire. À l'époque, c'est le garçon qui étudiait. J'ai fait l'école secondaire à Delémont, puis le lycée – je voulais absolument faire des mathématiques. Après l'université, j'ai été nommé immédiatement au collège de Delémont comme enseignant de mathématiques, puis j'ai demandé ma mutation à Porrentruy, et je suis donc arrivé en Ajoie en 1997. Et là, il y a une année et demie que je suis à la retraite.

Qu'est-ce qui vous a fait passer du bon côté des Rangiers?
On habitait à Delémont, c'était vraiment chouette parce qu'on avait un bel appartement avec une extraordinaire vieille ville. Mais après, avec les enfants, on avait vraiment envie de quelque chose de plus calme et de construire une maison qui nous plaise. Mais le terrain, sur Delémont, à cette époque-là, était hyper cher, contrairement à l'Ajoie où c'était encore accessible. Mes beaux-parents habitaient ici, à Porrentruy. On s'est dit: pourquoi pas? Il y avait aussi tout à disposition et à proximité: des commerces, des écoles, de la forêt. C'était vraiment une opportunité qu'on a saisie et qu'on ne regrette absolument pas.

Vous avez aussi eu d'autres activités dans l'enseignement?
Oui, à côté des cours aux élèves, j'ai eu la chance aussi d'avoir un pied dans la HEP-BEJUNE pendant une douzaine d'années pour la formation continue des enseignants de mathématiques. Aussi, j'ai beaucoup travaillé au sein de la CIIP, la Conférence intercantonale de l'instruction publique, pour rédiger les moyens d'enseignement de mathématiques… Je suis un des coauteurs des moyens de mathématiques 9-10-11, qui sont encore utilisés aujourd'hui au secondaire. À cette époque, j'avais Mme Baume-Schneider comme double cheffe, à la fois comme ministre de l'Éducation du canton et comme présidente de la CIIP.


Denis Odiet publie son premier ouvrage, un récit intime et poétique.

Que raconte votre livre *Les yeux de mon père*?
À 19 ans, en 1979, je découvre mon père au bout d'une corde dans la ferme familiale. Il s'était suicidé – un sujet tabou. C'était l'omerta pendant au moins dix ans, parce qu'un suicide, on n'en parle pas, surtout dans le monde rural. Je me souviens aussi, en 79, à la date du décès de mon père, les gens se demandaient: *«Est-ce qu'il aura droit aux honneurs de l'Église?»*… Ça donne une idée… En plus, à l'époque, il n'y avait strictement rien au niveau psychiatrique pour le suivi de personnes qui en avaient besoin – c'était Bellelay, donc l'asile, ou rien d'autre. Heureusement, depuis, différentes structures se sont mises en place, et maintenant je trouve que les gens sont bien épaulés. Ce livre raconte donc mon parcours et comment on peut se reconstruire. Le suicide sera aussi le sujet de mon deuxième ouvrage, qui est en cours d'écriture maintenant, mais qui sera moins autobiographique, plus basé sur des recherches.

Pourquoi partager votre parcours de vie, avec ses drames et ses souffrances?
J'ai raconté ça pour que peut-être d'autres personnes se sentent moins seules face à un suicide. Peut-être qu'ils vont dire: *«Ah ben tiens, il y a quelqu'un aussi qui en a vécu.»* Parce que, je vous assure, perdre un proche, c'est difficile, et par suicide, c'est encore pire. Donc, à l'époque, c'était l'omerta totale. Mais je n'en veux à personne dans ce bouquin. C'est vraiment un récit… l'éditrice voulait le mettre dans la catégorie poésie. C'était assez amusant, cela montre bien cette dimension littéraire qui était importante pour moi.

Quelle a été la clé de votre reconstruction?
J'ai eu la chance de découvrir mon épouse en 91 et ça a été la fin du silence. Mon épouse a été d'une extrême délicatesse… Tout ce que j'avais mis dans une casserole où l'eau bouillait, avec quatre ou cinq couvercles par-dessus, ça sortait enfin, avec des pleurs, des cris puis du soulagement. Je pensais que j'aurais pu vivre en n'en parlant pas, mais ce n'était pas possible. Ça vous colle à la peau, c'est comme si j'avais été tatoué. Il n'y a pas un jour où je n'y pense pas. Et puis après, il y a eu quand même le fait d'avoir deux fistons. Il m'a fallu quand même les mettre au courant de ce qui s'était passé… Plus tard, je me suis malgré tout surpris à faire avec mes fils des choses que je faisais avec mon père comme aller aux champignons au même endroit… C'était un questionnement permanent, savoir si je faisais juste ou pas. Puis, en fait, ce questionnement, il s'est terminé – vous n'allez peut-être pas me croire – le jour où j'ai atteint l'âge que mon père avait quand il s'est suicidé… Arrivé à 48 ans, à l'âge de la mort de mon père, je n'avais donc plus de guide… J'ai passé les 48 ans et c'est moi maintenant qui suis mon guide et c'est moi qui décide. Ça reste un travail de tous les jours et ça l'est encore… Ce n'est jamais une libération aussi nette qu'on peut le croire.

Pourquoi avoir attendu la retraite pour écrire votre récit?
Ça touche quand même assez à l'intime, donc je ne voulais pas non plus que des jeunes à l'école, de 13, 14 ou 15 ans, qui peuvent être particulièrement sensibles à ce type de récits, tombent sur ces mots de leur enseignant… Alors, je me suis dit: OK, j'écris, mais j'attends quand même la fin de ma carrière. Je ne veux pas que les élèves que je reçois dans ma classe aient cette image du prof qu'ils aimaient bien – parce que ça se passait vraiment bien – en pensant à ce qu'il a vécu. Je préfère qu'ils le lisent plus tard. Ils auront peut-être un regard un petit peu différent sur leur prof de maths.



Comment avez-vous choisi votre éditeur?
L'écriture, c'est une chose. Après, plusieurs amis m'ont conseillé de chercher un éditeur. J'ai essayé plein de maisons d'édition, en France ou en Suisse… Rapidement, on a tout de suite des retours de maisons à compte d'auteur [ndlr: où l'auteur finance le livre] qui cherchent un petit peu à vous appâter… Côté France, c'était toujours la même réponse qui revenait: *«Oui, c'est un beau texte, prenant, mais malheureusement ça n'entre pas dans notre ligne éditoriale.»* Mais, cette ligne éditoriale, on ne sait pas ce que c'est. Enfin, je crois que c'était l'année passée, au mois de janvier, je reçois un premier retour des Éditions des Sables, qui trouvait le texte très beau, qu'il était envisageable de publier mais que c'était un peu trop court. En ayant lu mon texte, l'éditrice me disait que, parfois, ça lui faisait penser à Jean-Paul Dubois et à Annie Ernaux. Ça m'a très touché, parce que ce Jean-Paul Dubois a bien eu le Goncourt 2019 et Annie Ernaux est prix Nobel de littérature 2022. Ce qui est très surprenant, c'est que, en épigraphe, j'ai mis cette citation de Milan Kundera, *«Muss es sein? Es muss sein!»*,… Et là, je viens d'acheter le dernier livre de Jean-Paul Dubois, qui s'appelle *Chacun*, et qui s'ouvre sur cette même phrase de Kundera. Donc, au-delà de cette anecdote, après avoir rajouté quelques passages dans le texte, on a signé le contrat il y a un an et le livre est sorti récemment. Je suis bien content d'avoir trouvé une maison d'édition: c'est une certaine fierté d'être édité ou, comme je l'ai appris récemment, d'être invité au Salon du livre de Genève en février. Ça me fait plaisir.
Il y a une forme de reconnaissance du travail qui a été fourni – de la somme de moments qu'on a passés à réfléchir, à retravailler, à écrire, à reformuler.

«À 66 ans, qu'est-ce que je vais laisser, moi, à mes enfants comme héritage émotionnel?»

Quelle a été votre méthode d'écriture, avec quelle ambition stylistique?
J'essaie de jouer, de prendre la main du lecteur, de la lectrice, pour qu'il m'accompagne jusqu'en juillet 1979. Ça fait très longtemps que je tiens des petits journaux que j'écris avec mes pensées et mes sentiments. J'ai voulu un récit un petit peu rythmé. Mon but, c'était de ne pas laisser le lecteur poser son livre. Et c'est souvent ce que j'ai reçu comme retour: on m'a dit *«Ton bouquin, je l'ai lu d'une traite.»* Et c'était ça que j'espérais. C'est aussi pour ça qu'il est un petit peu court, quelque 95 pages, mais je le voulais absolument comme ça, parce que je tenais à ce qu'il soit haletant, comme une sorte de polar.

Quel est le retour actuel ou attendu du côté public?
Après l'écriture, après l'édition, on est arrivé à la phase qui me semblait la plus délicate, et celle qui ne m'intéressait pas tellement, au début en tout cas, la phase de la diffusion. La promotion fonctionne surtout par bouche-à-oreille et le livre vient de sortir, donc je n'ai pas encore beaucoup de retours. J'attends que le lecteur vive un moment délicat, certes, mais un bon moment, et puis s'interroge aussi sur la vie… qu'est-ce qu'on fait, à un moment donné, quand on vit ça? Évidemment, les quelques retours que j'ai déjà sont bouleversants. Ce sont souvent des personnes qui ont vécu les années septante ou quatre-vingt, mais aussi des anciens collègues, ou encore des amis, qui me connaissent, mais sans savoir ce que j'ai vécu. Il n'y avait pas marqué sur mes épaules «enfant de suicidé», mais dans ma tête, c'était gravé. C'est vrai que c'est une confession quand même délicate. Est-ce que c'est courageux ou pas? Je ne sais pas, je me pose la question. Certaines fois, on m'a dit: *«Oui, c'est courageux»*, mais pour moi, c'est naturel.

Comment ont réagi vos enfants?
À 66 ans, qu'est-ce que je vais laisser, moi, à mes enfants comme héritage émotionnel? On m'a dit que cette histoire, avec mes mots, était un bel héritage pour eux. Mes enfants ont 32 et 35 ans et je leur ai dit: vous prenez ce que vous voulez, ce qui est bon – vous le cultivez, et puis ce que vous ne voulez pas – vous le jetez. En plus de cet héritage pour mes enfants, d'autres personnes qui liront le livre découvriront peut-être aussi un autre Denis Odiet que celui qu'ils ont connu.

Propos recueillis par Victor Schweizer

Denis Odiet, *Les yeux de mon père* (2026). Éditions des Sables, 95 pages.

PUBLICITÉ
